



HAL
open science

Horace sur les épaules de Darwin : Satire I, 3

Myriam Kissel

► **To cite this version:**

Myriam Kissel. Horace sur les épaules de Darwin : Satire I, 3. Journées de l'Antiquité et des temps anciens 2012-2013, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Apr 2013, Saint-Denis, La Réunion. hal-01908619

HAL Id: hal-01908619

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01908619>

Submitted on 30 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Horace sur les épaules de Darwin : *Satire I, 3*

MYRIAM KISSEL
CRLHOI

INTRODUCTION

Charles Darwin (1809-1882) est un de ces penseurs dont la doctrine est rapidement devenue populaire mais au prix d'un gauchissement évident. *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie* [*On the Origin of Species by Means of Natural Selection or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*], paru en 1859 après vingt ans de préparation, eut un tel succès, ainsi qu'en témoignent les six rééditions jusqu'en 1872, que non seulement cet ouvrage éclipsa les autres écrits de Darwin¹ mais sa thèse s'en trouva déformée : on y vit moins le principe de sélection naturelle que le principe de l'évolution – l'idée était dans l'air du temps². Or le mot « évolution » n'apparaît que dans la sixième et dernière édition, au sens de « descendance avec modifications » (OE, p. 162, 164)³. Le domaine d'application de cet épais ouvrage, la biologie, s'insère dans une période d'intense recherche scientifique des sciences de la nature en Europe : géologie, zoologie, physiologie, chimie, médecine, sociologie⁴.

Épicure (341-270) partage avec Darwin un succès scandaleux. Un intellectuel comme Cicéron affirme dans son traité *De Finibus* (I, VI, 18-21) qu'Épicure n'a fait que piller et dénaturer Démocrite⁵.

Une physique matérialiste sur laquelle reposent les modalités de la connaissance, le refus de tout projet et de toute action divins sur le monde, le principe de plaisir comme moteur des êtres et modèle du Bien : Épicure et Darwin construisent leur système sur les mêmes assertions.

Curieusement, Darwin n'a conservé de ses études des humanités classiques que la figure d'Horace, du moins quelques *Odes* qu'il admirait beaucoup

¹ La plupart des œuvres de Ch. Darwin est en ligne <<http://darwin-online.org.uk>> en anglais.

² Voir les échanges entre Darwin et Herbert Spencer et Alfred Russel Wallace.

³ OE abréviation pour *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*. Voir *Additions and Corrections*, édition de 1874, p. XII [p. 17].

⁴ Voir Pascal Duris, Gabriel Gohau, *Histoire des sciences de la vie*, Paris : Nathan Université, coll. « réf. », 1997.

⁵ Sur l'histoire de la réception de l'épicurisme à l'aube des Lumières, lire les pages de Kant, *Critique de la raison pure* (1781), chap. « Dialectique transcendentale ».

(*L'Autobiographie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Science ouverte », 2008 (1985), p. 29, 55, 56) ainsi qu'Euclide (p. 57, 58). Le poète Horace (65-8) est considéré comme un épicurien au sens non technique mais aimablement vulgarisé. Il est contraint par deux fois à participer à la vie de son temps : lors de la guerre civile il est enrôlé dans l'état-major de Brutus en 42 et lors des Jeux Séculaires présidés en 17 par Auguste, il compose à la demande du *princeps* le Chant Séculaire (*Carmen Saeculare*). Réservé, individualiste, appréciant la nature et l'amitié, Horace aurait appliqué les principes de l'épicurisme non sans se laisser aller aux excès gastronomiques ; avec humour il s'est décrit à son ami Tibulle comme « vrai pourceau d'Épicure » *Epicuri de grege porcum* (*Épître* I, IV, v. 16). Cependant il essaie de pratiquer la simplicité épicurienne qui écarte les différentes formes d'aliénation (*Épîtres* I, XI et XII, *Satire* II, II). Lecteur de Lucrèce à défaut d'être un disciple orthodoxe, Horace a fait un résumé presque complet – sauf la théorie de l'atome – de la doctrine épicurienne dans les vers 99 à 114 de la *Satire* II du livre I des *Satires*.

Ces quelques vers d'Horace pourraient passer inaperçus ; peu d'études s'y sont intéressées⁶. Si *Natura non facit saltum* (OE, p. 268, 543) Horace constitue le « chaînon » (OE, p. 534, 535) entre Épicure, Lucrèce et Darwin. Cette étude tentera de démontrer cette coïncidence scientifique et philosophique.

QUESTIONS DE LEXIQUES

Animalia

Horace emploie le neutre pluriel *animalia* (v. 99) « vivants »⁷ sans préciser quelles catégories il désigne : plantes, vivants aquatiques, vivants ailés, vivants terrestres, mammifères dont l'homme. Il peut signifier le sens étymologique *anima* : air et donc souffle vital. Lucrèce dispose d'un lexique à la fois plus varié et plus précis. Il prend soin de distinguer le souffle vital, *anima*, et l'esprit *animus* (Vv. 126-136), abrités tous deux dans un seul corps. Pourtant dans le *De rerum natura* les catégories de vivants désignés par *animalia* varient : les êtres vivants moins les végétaux (Vv. 908), avec des différenciations d'ordre chronologique (Vv. 797 *sqq.*). Le participe présent *animantes* (I v. 194) désigne les vivants devant et se nourrir et se reproduire. L'adjectif suffixé pose les conditions d'un vivant capable de persister dans un être *totum [...] corpus formamque animale* « tout un corps et une forme animée » (Vv. 141).

⁶ George Boas, Arthur O. Lovejoy, *A Documentary History of Primitivism and Related Ideas*, tome I : *Primitivism and Related Ideas in Antiquity*, Baltimore: The Johns Hopkins Press, 1935, p. 371-372.

⁷ La traduction CUF fait porter *primis* sur *animalia*, hypallage superflu nous semble-t-il.

Le pluriel neutre semble supposer que tous les vivants sont nés d'un même processus, ce à quoi Darwin fait écho avec l'affirmation suivante : « [...] les espèces n'ont pas été créées indépendamment les unes des autres mais [...], comme les variétés, elles descendent d'autres espèces » (OE, p. 49) « [...] *that species had not been independently created, but had descended, like varieties, from other species* », ajoutant plus loin que « le nombre des espèces n'est pas devenu infini sur le globe » (*ibid.*, p. 164).

Épicure emploie le pluriel neutre ζῶα (racines *γ *ψε), ζῶω vivre, το ζῶων : tout être vivant, défini par exemple par Platon :

παν ο τι αν μετασχη του ζην ζῶων αν λεγοιτο (*Timée* 77b). Pourtant *natura* en latin de *nasco* naître, se développer, pourrait avoir comme pendant φῦω et sa famille lexicale φῦσι (nombre de savants ioniens aux VI-V^e siècles ont écrit un « Περὶ φύσεως »). Ainsi Empédocle écrit-il : « Les démons [...] faisaient croître toute sorte de formes du mortel à travers le temps » φῦομενα παντωνια [...] ειδεα θνητων (*Fragment 115*), εκ ζῶων (*Fragment 125*). Hésiode emploie l'imparfait itératif ζῶεσκον. « En effet, auparavant, la race des hommes vivait sur terre » φυλ' ανθρωπων (*Les Travaux et les jours*, v. 90). Mais Empédocle sera laissé de côté dans la mesure où Lucrèce, après avoir durement réfuté la doctrine d'Héraclite sur le feu comme matière de toute chose *materiem rerum* [...] *ignem atque ex igni summam consistere solo* « la matière des choses [...] et du feu seul l'ensemble se constitue » (I v. 635-636), réfute, sans cependant lui retirer sa profonde admiration, la doctrine d'Empédocle, à savoir « quatre éléments suffisent à produire toutes choses » (I v. 716-733). Dans le paragraphe 74 de la *Lettre à Hérodote* (Diogène Laërce), Épicure écrit :

Gardons-nous de croire que les animaux ont été tirés de l'infini car il n'est personne qui puisse démontrer que les germes dont sont nés les animaux, les plantes et tous les autres objets que nous contemplons ont été apportés de l'extérieur dans tel monde donné, et que ce même monde n'aurait pu les produire lui-même

τα τοιαυτα σπερματα εχων ζῶα τε και φυτα και λοιπα παντα.

Fera

Horace (v. 109) et Lucrèce utilisent le mot *fera* qui désigne l'animal non apprivoisé et l'animal non apprivoisable. De nombreuses occurrences confirment cette catégorisation, chez Virgile : *genus omne* [...] *pecudum* [...], *omne ferarum* « toute catégorie d'animaux domestiques, et toute catégorie d'animaux sauvages » (*Géorgique* III v. 480), chez Lucrèce *ferarum* [...] *vires* (II v. 878), *more ferarum quadrupedumque* (IV, v. 1264-1265). Virgile dans l'énumération suivante, qui veut nommer toute les espèces de vivants animés, distingue explicitement *ferae* et *homines* : *Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque Et genus*

aequoreum, pecudes, pictaeque volucres « Ainsi sur les terres, chaque espèce d'hommes et de bêtes, / Et l'espèce des [animaux] aquatiques, les troupeaux, et les oiseaux colorés » (*Géorgique* III v. 243-244).

Le mot *fera* est complétement dans une expression à connotation temporelle de succession des générations : *saecla ferarum* (Vv. 947, 967, 982). Lucrèce associe à plusieurs reprises *fera(e)* et *pecus* (*pecudes*) non comme doublets synonymiques mais comme deux groupes distincts (I, v. 14, Vv. 1059) ainsi qu'il en ressort de ce vers : *armenta atque aliae pecudes, genus omne ferarum* « les gros bestiaux et les autres, les petits, toute catégorie de bêtes sauvages » (I, v. 163). Les *saecla ferarum* sont des animaux sauvages tels *saetigeris* [...] *pares subus* « pareils à des sangliers couverts de soies » (Vv. 970) et correspondent à l'homme primitif. *Glandíferas inter curabant corpora quercus plerumque* « Le gland du chêne composait le plus souvent toute leur nourriture » (Vv. 939-940). Dans l'imaginaire de ce mode de vie difficile, le gland (*glandem* v. 100) tient une place très particulière : issu de la cueillette, aliment pauvre, nourriture d'animal, le gland est présent avec effroi et répulsion. (Virgile, *Géorgique* I, v. 148. *Majores glandis acervos* « d'assez gros tas de glands » Juvénal, *Satire* XIII, v. 57). Porphyre associera directement la vie nomade *νομαδικος βιος* – ni construction d'abri ni agriculture – au fruit du chêne *αλις δρυος* « abondance de chêne » (*De abstinentia*, IV, 1, 2) tout comme Pausanias dans *Description de la Grèce*

τον καρπον των δρυων ου τι που πασων, αλλα τας βαλανους της φηγου « le fruit non de tous les chênes mais les glands du chêne à fruit comestible » (VIII, I, 4-6). Chantre du végétarisme à la suite de Pythagore, Plutarque, dans *Trois traités pour les animaux*, « S'il est loisible de manger chair », fait du gland et de l'avoine les symboles d'une époque où l'homme, ne possédant pas l'agriculture, était sans cesse tenaillé par la faim.

Fera a plusieurs équivalents en grec. L'animal qui n'est pas élevé par l'homme est l'étymon *θηρ*, « bête sauvage, bête féroce (non apprivoisée) » ; ainsi dans le *Fragment 127* d'Empédocle sur la transmigration *εν θερεσσι*. Ce mot s'oppose à *θρεμμα*, comme dans un passage du *Théétète* décrivant une caricature du sage *τι αλλο θρεμμα* (174b). Ce mot désigne en premier lieu un rejeton, un petit, et en second lieu les petits animaux domestiques (brebis, chèvre, porc, volaille).

Horace précise *animalia* sous forme d'une apposition au neutre singulier *mutum et turpe pecus* (v. 100)⁸. À l'évidence, *pecus* désigne ici les animaux d'avant l'(agri) culture.

⁸ On peut refuser la traduction CUF par « bétail » si l'on se fonde sur la définition de « bétail » donnée par Littré : « Ensemble des animaux mammifères entretenus pour la culture du sol, des

Genus et species

Races, espèces : la deuxième moitié du XVIII^e siècle⁹ et le début du XIX^e siècle ont vu se constituer des classifications innombrables qui, depuis Linné et son *Species plantarum*, paru en 1753, se sont superposées et opposées. C'est sans doute J.-B. Lamarck (1744-1829) qui a le plus marqué Darwin avec son ouvrage *Philosophie zoologique* (1809) qui soutient la théorie du transformisme. Darwin a lu cet ouvrage avec intérêt et scepticisme ; il a toujours refusé vigoureusement l'hypothèse lamarckienne du progrès.

Le ciel me préserve des inepties de Lamarck, de sa « tendance à la progression », et des « adaptations dues à la volonté continue des animaux », etc. [...]. Je crois que j'ai découvert (si ce n'est pas là de la présomption !) le moyen tout simple par lequel les espèces en viennent à être extrêmement bien adaptées à des fins différentes (Lettre à J. D. Hooker, 11 janvier 1844, *Origines. Lettres choisies 1828-1859*, Montrouge : Bayard Éditions, 2009, p. 114).

Darwin définit l'espèce comme l'élément inconnu d'un acte de création distinct (OE, p. 94). Second mot-clef : variation, définie comme modification qui découle directement des conditions physiques de la vie, et donc les « variations ne sont pas héréditaires » (OE, p. 97). Les espèces elles-mêmes peuvent se regrouper dans un genre (OE, p. 52). De plus, « [...] toutes les espèces d'un même genre descendent du même ancêtre » (OE, p. 216). Épicure emploie *περματα* (*Lettre à Hérodote*, § 74), le latin *genus* (Vv. 822, 877, 893), *semen* au singulier (Vv. 890), *semina* au pluriel *multa [...] semina rerum*, « les nombreux germes des choses » (Vv. 916), pour les oiseaux (Vv. 801), le lion (Vv. 862), l'homme (Vv. 822-823).

L'épicurisme et Darwin partagent l'hypothèse spéculative de l'atome : la quantité de matière est éternelle et fixe, la matière ne disparaît pas (I v. 206, 217-218, 237, 249). Darwin s'est appuyé marginalement sur l'archéologie et essentiellement sur la géologie. À de multiples reprises il a regretté le caractère parcellaire et insuffisant des données de la géologie (OE, p. 232). L'un de ses maîtres et amis fut le géologue Charles Lyell (1797-1879), opposé comme lui à la thèse du catastrophisme dans *Principes de géologie* (1830-1833) et dans *Éléments de géologie* (1838). À son sujet Darwin écrit : « [...] j'ai chaque fois l'impression que mes livres sortent pour moitié du cerveau de Lyell » (Lettre à L. Horner, 29 août 1844, *Origines. Lettres choisies 1828-1859, op. cit.*, p. 123). Il renvoie aux géologues et aux paléontologues la question de l'estimation de l'ancienneté des espèces, et, pour

charrois, la production des engrais, du lait, de la graisse. Le gros bétail, cheval, âne, mulet, bœuf. Le petit bétail ou menu bétail, porc, chèvre, mouton ».

⁹ En 1750 Julien Offray de La Mettrie fait paraître *Système d'Épicure*.

l'espèce humaine en particulier, de la datation des artefacts. Il établit une sorte d'échelle double entre l'animal domestique et l'animal sauvage, et entre l'homme sauvage : le Fuégien en est l'emblème. « *The Fuegians rank amongst the lowest barbarians* », « Les Fuégiens se classent parmi les plus bas des barbares » (*The Descent of Man and Selection in Relation to Sex*, London : Murray Albemarle Street, 1874, p. 88) et l'homme civilisé (l'Européen). Il en déduit que si les tribus primitives ont des animaux domestiques, c'est qu'elles sont alors plus anciennes que nous ne le croyions (*De la variation des animaux et des plantes sous l'action de la domestication*, I, 20, cité par *Théorie de l'évolution*, Paris : PUF, coll. « Les grands textes », 1969, p. 179). De fait, Darwin est toujours stupéfait de constater le gouffre entre l'homme moderne et l'homme primitif qui, au Nouveau Monde, était son contemporain.

Dans les vers d'Horace, de nombreux indicateurs d'ordre temporel : les propositions subordonnées introduites par *cum* et *donec*, le parfait *coeperunt*, les adverbes *dein*, *post*, *dehinc*, *ante*, constituent autant de repères chronologiques mais sans échelle scientifique, ce qui révèle que le poète se situe dans l'imaginaire du temps mythique, à la façon d'Hésiode dans *La Théogonie* (v. 535-536 *στε, τοτ' επειτα*) ou du récit de Protagoras dans le dialogue éponyme *πρωτον, επειτα* (322). Il décrit l'apparition de la vie animale comme un phénomène uniforme. Le verbe *prorepserunt*, ramper vers l'avant, est chargé de sous-entendus visuels et philosophiques. Il évoque le passage progressif de la posture horizontale à la posture verticale. Les *animalia* sont sortis de la terre dit Lucrèce, *terra* au singulier *cresecbant uteri terram radicibus apti* « des matrices attachées à la terre par des racines poussaient » (Vv. 807 ; 903, 920) *adepta terra* (Vv. 821-822), *terris* au pluriel (Vv. 916), *tellus* : [...] *tellure nova caeloque recenti* [...] (Vv. 907), *tempore quo primum tellus animalia fudit* (Vv. 917).

USUS, USAGE, USE

Darwin a largement appuyé ses réflexions sur les animaux domestiques (*domesticated animals, older cultivated* [...] *animals*). Il élevait et croisait chez lui, à Down House, différentes races de pigeons et suivait de près des élevages de chiens et de chevaux (OE, chap. 1) ; il pouvait ainsi étudier les problèmes d'hérédité et de variations (OE, p. 95). Le travail de sélection de l'homme – pour la beauté ou l'utilité de l'animal – n'est pas sans rencontrer les limites de la nature. Darwin considère que l'animal domestiqué présente plus de différences que l'animal sauvage (OE, p. 53).

Sélection sexuelle

Darwin rejoint l'épicurisme lorsqu'il complète le principe de la sélection naturelle par celui de la sélection sexuelle. De façon crue, Horace mentionne Hélène pour signifier que c'est moins par sa beauté que par son sexe qu'elle a suscité la rivalité des hommes. Il la réduit à une femelle, précisément à son *cunnius* (v. 107), sexe féminin, vagin, du grec ο κυσος, trou, ο κυσθος, sexe féminin (Aristophane, *Les Grenouilles*, v. 430) ; Lucrèce emploie *foramina*, « orifices » (Vv. 811) et pour les plantes et pour les animaux. Il n'y a guère que Gorgias qui tente, au nom du Destin et de l'art rhétorique, de « laver Hélène de son ignominie » dans *Éloge d'Hélène* (J.-P. Dumont, *Les écoles pré-socratiques*, Paris : Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1991 (1988) p. 710-714). « Hélène aux beaux cheveux » (Hésiode, *Les Travaux et les jours*, v. 430) génère une guerre héroïque selon Homère : « Alexandre et Ménélas chéri d'Arès pour la femme vont lutter », (*Iliade*, III v. 245),

αυταρ Αλεξανδρος και αρηφιλος Μενελαος μαχησοντ' αμφι γυναικι.
 Darwin, étudiant avec passion les oiseaux, s'est demandé si les oiselles étaient dotées d'un sens esthétique puisqu'elles s'accouplent plus volontiers avec le mâle le plus coloré, le plus spectaculaire :

[...] je ne vois pas pourquoi les oiseaux femelles ne pourraient pas obtenir un résultat semblable [à celui des éleveurs] en choisissant, pendant des milliers de générations, les mâles qui leur paraissent les plus beaux, ou ceux dont la voix est la plus mélodieuse (OE, p. 142, ainsi que p. 67-77, 137, 274)¹⁰.

La guerre héroïque est considérée avec mépris par Lucrèce (*fera moenera militiæ* I V, 29, *belli certamina magna* II v. 5). Horace la qualifie de *taeterrima* (v. 107) et y voit une « lutte anonyme », *ignotis perierunt mortibus illi ; illi* désigne clairement les humains comme le signalent aux vers suivants le groupe nominal *more ferarum* (v. 109) et la subordonnée comparative *ut in grege taurus* (v. 110). Le taureau est choisi pour les multiples représentations qu'il véhicule : avatar du dieu olympien dominant (Ovide, *Les Métamorphoses*, II v. 836), incarnation de l'anthropophagie avec le Minotaure, animal sacrificiel dans le culte de Mithra, le taureau est sauvage et sa force naturelle fascine. Sa puissance sexuelle a conféré à ce mammifère indigène évolué une valeur spécifique. Cicéron utilise le taureau comme comparant pour montrer l'attachement à la descendance *ut tauri natura datum est ut pro vitulis contra leones summa vi impetuque contendant* « Comme la nature du taureau a fait en sorte qu'ils luttent pour les veaux contre les lions avec

¹⁰ Voir aussi *La Descendance de l'homme*, chap. XIII, « *Secondary Sexual Characters of Birds* ».

force et vaillance » (*De Finibus* [3, 20]XX). Le taureau domine dans une société structurée : *in grege*. L. Dobson définit *grex*, en s'appuyant sur l'*Économie rurale* de Columelle, par « collection d'animaux de même nature ou de nature différente »¹¹. Horace désignerait un groupe organisé avec un mâle dominant.

Lucrèce et Darwin se rejoignent sur le principe de recherche sexuelle, qu'Horace appelle *venerem incertam* (v. 109), « amour de hasard » sans affinité élective, un désir sans exclusivité. Il s'agit de la loi de l'espèce, *generatim* écrit Lucrèce (I 20, 584). Darwin définit ainsi ce processus : « Cette forme de sélection ne dépend pas de la lutte pour l'existence, mais de la lutte entre les mâles, pour s'assurer la possession des femelles. Cette lutte ne se termine pas par la mort du vaincu, mais par le défaut ou la petite quantité de descendants » (OE, p. 140-141).

La tératogenèse

La tératogenèse pose un questionnement au philosophe comme au scientifique car elle contraint à remettre en cause le concept de nature au sens de qualités propres¹². Lucrèce emploie deux mots : *portenta* (Vv. 37), *monstra ac portenta* (Vv. 837, 845)¹³. Au début de la terre, la nature se livre à des essais de créatures *creabat* (Vv. 845), *creare conatant* (Vv. 837-838) dont le ou les défauts physiques les rendent incapables de subsister et de se défendre : ni pieds ni mains – *manuum* est à entendre comme pattes avant ou pattes supérieures ; pas de bouche *muta sine ore* (Vv. 841) donc pas de moyen de sustentation ni de communication, cécité *caeca* (*ibid.*), membres non achevés.

Empédocle dans *De la nature* déclare que « les premières naissances d'animaux et de plantes ne produisaient pas des êtres totalement achevés, mais consistaient en membres séparés et disjoints » (Aétius, *Opinions*, V, XIX, 5), lignes confirmées avec une restriction à l'être humain : « Au commencement, des membres séparés sortirent çà et là de la terre, pour ainsi dire grosse. Ensuite ces membres se réunirent et bâtirent la substance du corps humain [...] » (Censorinus, *Du jour de la naissance*, IV, 7). Empédocle semble penser que les plantes, et singulièrement les arbres, sont apparues les premières des êtres vivants (Aétius, *Opinions*, V, XXVI, 4). « Les plantes naissent à un moment où le monde est encore incomplet et inachevé ; [...] lorsque le monde a été achevé, s'est trouvé engendré l'animal » (Pseudo Aristote, *Des plantes*, 817 b 35, Jean-Paul Dumont, *Les écoles pré-*

¹¹ « L'acception du substantif *pecus*, *-udis* et sa signification pour l'étude des connaissances zoologiques dans le monde romain », in *Serta Leodiensia Secunda*, Université de Liège, 1992, p. 25, note 68.

¹² Les stoïciens à partir de Chrysippe (281-205) ont conceptualisé ce problème avec le terme **οικειωσις**.

¹³ Sur la tératologie à Rome voir Annie Allely, « Les enfants mal formés et considérés comme *prodigia* à Rome et en Italie sous la République », in *REA*, t. 105, 2003, p. 127-156.

socratiques, *op. cit.*, p. 162-164). Lucrèce, à la fois critique et admiratif envers Empédocle, *divini pectoris* (I V 715-769), s'en tient aux animaux.

Darwin explique la naissance et la non-viabilité des monstres par une « déviation considérable de conformation, ordinairement nuisible ou tout au moins peu utile à l'espèce » (OE, p. 95), résultat d'un traitement contre-nature de l'embryon (OE, p. 54). La monstruosité constitue donc une entorse à la sélection naturelle qui seule détermine quels caractères ou quels nouveaux caractères, utiles à l'espèce, persisteront et seront transmis. Or Lucrèce voit dans l'éthos de chaque race le résultat d'une détermination génétique *de semine* (Vv. 750) et héréditaire (Vv. 741-775).

Sur ce point, Darwin s'approche de l'épicurisme. Le génotype est défini comme « patrimoine héréditaire d'un individu issu de tous les gènes des cellules reproductrices qui sont à son origine, que ce patrimoine s'exprime ou non »¹⁴. Schématiquement, autour de la *Génération des animaux* d'Aristote, se forment deux écoles : préformationnistes et épigénistes. Pour les préformationnistes, le sperme contient des particules différenciées c'est-à-dire provenant de toutes les parties du corps et devant les reproduire ; pour les épigénistes, le sperme renferme en puissance toutes les formes dont l'actualisation va créer d'abord l'embryon puis l'être organisé complexe et évolué. On peut discerner dans ce deuxième courant la thèse de l'hérédité des caractères acquis. Mais qu'en est-il de la thèse de la génération spontanée ? Aristote l'admet, Lucrèce non (Vv. 783-826). Avec une émouvante intuition des réactions chimiques ayant donné lieu à la vie terrestre¹⁵ il suppose un rapport entre la température et l'humidité pour donner naissance à la vie : *Multus enim calor atque umor superabat in arvis*, « En effet beaucoup de chaleur et d'humidité se trouvaient en abondance dans les terres » (Vv. 806). Lucrèce suggère une nature propre à chaque vivant quand il écrit : *Sed res quaeque suo ritu procedit, et omnes foedere naturae certo discrimina servant*, « Mais chaque chose avance selon sa manière et toutes respectent les critères selon le contrat fixé de la nature » (Vv. 923-924).

Alors que la théorie épigéniste propose un progrès allant vers une complexification croissante des êtres vivants, Darwin ne croit pas du tout au progrès et, même, rejette violemment cette notion. Sur ce plan il s'est distingué de façon de plus en plus nette de J.-B. Lamarck. Il prend une distance radicale avec le transformisme et le progrès prônés par Lamarck et en refuse toute influence. C'est plutôt le philosophe H. Spencer (1820-1903) qui sera ici l'héritier de Lamarck.

¹⁴ Pascal Duris, Gabriel Gohau, *Histoire des sciences de la vie*, *op. cit.*, p. 400.

¹⁵ L'autocatalyse : carbone+hydrogène+oxygène+azote, fut découverte par le Russe Alexandre I. Oparin en 1923-1924.

Lucrèce propose l'hypothèse de l'acquisition progressive par l'homme des facultés qui le caractérisent.

ARTS ET TECHNIQUES

Des objets

Horace évoque l'évolution de l'être humain à partir de trois éléments : *unguibus et pugnīs, dein fustibus*, « avec les ongles/griffes et les poings, ensuite avec des bâtons » (v. 101). Le mot *fustis* désigne tout objet de bois, selon le contexte, rondin, bâton, au pluriel fléau à battre le blé. Il s'agit donc d'un matériel naturel utilisé comme arme. Lucrèce précise *missilibus saxīs et magno pondere clavae* « des pierres utilisées en [armes de] jet et des massues de gros poids » (Vv. 975). Ces objets ont-ils été retravaillés pour en faire des armes ou sont-ils pris tels quels par la main humaine ? Lucrèce ne le précise pas¹⁶. Dans *L'Origine des espèces* Darwin s'est peu intéressé à l'être humain. Il s'y consacre dans *The Descent of Man and Selection in relation to Sex*, publié en février 1871, traduit en français en 1872¹⁷. Darwin s'éloigne quelque peu des considérations purement naturalistes pour approcher des interrogations d'ordre anthropologique. En effet, paraissent alors de nombreuses études scientifiques concernant les primates et l'homme, notamment *De la place de l'homme dans la nature* (1863) de Thomas Huxley (1825-1895), ami de Darwin. Dans *L'Autobiographie* (p. 122) il explique qu'il veut dans *La descendance...* éclairer l'origine de l'homme et son histoire, et ce en approfondissant la question de la sélection naturelle.

Animaux et humains se séparent à cause de l'intelligence supérieure de l'homme. Les points abordés dans le chapitre V de *La descendance...* permettent de saisir le programme analytique de Darwin : *On the Development of the Intellectual and Moral Faculties during Primeval and Civilised Times. Advancement of the intellectual powers through natural selection. Importance of imitation. Social and moral faculties. Their development within the limits of the same tribe. Natural selection as affecting civilised nations. Evidence that civilised nations were once barbarous* (*op. cit.*, p. 150). Ce programme est fort proche de celui de l'épicurisme. Toutefois, Darwin ne s'engage pas sur l'ancienneté de l'espèce humaine ; il laisse répondre les archéologues : « *Archaeologists are convinced that an enormous interval of time elapsed before our ancestors*

¹⁶ Stanley Kubrick dans *2001, L'Odyssée de l'espace* (1968) offre, dans la séquence du mégalithe artificiel, une scène impressionnante de la découverte par le pré-hominien du bâton comme objet de domination et comme arme de mort.

¹⁷ « *Descent* » est parfois traduit par « filiation ». Toutes les traductions des passages de *The Descent...* sont de nous.

thought of grinding chipped flints into smooth tools », « Les archéologues sont convaincus qu'un énorme intervalle de temps s'est écoulé avant que nos ancêtres ne pensent à polir des pierres brutes en outils adoucis » (p. 73). Lucrèce reste tout aussi vague (Vv. 931-932). Or, les outils dont se servent les animaux (*La descendance...*, *op. cit.*, p. 88) demeurent limités, contrairement à ceux de l'homme. Lui, en effet, possède observation, mémoire, curiosité, imagination et raison (*ibid.*, p. 72). Épicure écrit : « De plus, il faut admettre que l'expérience et la nécessité des choses vinrent souvent en aide à la nature [υποληπτεον την φυσιν]. Le raisonnement [τον λογισμον] perfectionna les données naturelles [υπο των αυτων πραγματων] et y ajouta de nouvelles découvertes, ici plus vite, là plus lentement, tantôt à travers des périodes de temps prises sur l'infini, tantôt dans des intervalles plus courts » (*Lettre à Hérodote*, § 75 ; traduction du site <remacle.org>), et Lucrèce dit que l'homme observe, apprend et progresse (Vv. 1105-1106).

La raison

La question de l'apparition des techniques/des arts est présente dans de très nombreux textes antiques. Hésiode emploie le mot *εργον, εργα* (*Les Travaux et les jours*, v. 440, 549, 554), on trouve *τεχναι* chez Platon (*Protagoras* 322b), *artes* chez Lucrèce (Vv. 1355 et v. 1457). Darwin croit à un mouvement définitif, sans retour en arrière :

It's apparent by a truer and more cheerful view that progress has been much more general than retrogression ; that man has risen, though by slow and interrupted steps, from a lowly condition to the highest standard as yet attained by him in knowledge, moral and religion (Il est visible par une vue plus vraie et plus plaisante que le progrès a été bien plus général que la régression ; que l'homme s'est dressé, quoique par des étapes lentes et irrégulières, d'une condition basse au plus haut stade jamais atteint par lui en savoir, morale et religion) (*The descent*, *op. cit.*, p. 168).

Et ce jusqu'à la perfection qu'évoque Lucrèce au dernier vers du Livre V : [...] *ad summum donec venere cacumen* (Vv. 1457). Le poète résume succinctement : *Sic [...] paulatim [...] ratioque in luminis erigit oras*, « Ainsi progressivement le savoir dresse à la lumière les contours [de chaque chose] » (Vv. 1388-1389).

L'épicurisme et le darwinisme optent pour la modification de l'homme dans et par son environnement grâce à son intelligence (*λογος-ratio-wisdom*). L'épicurien Diodore de Sicile, dans sa *Bibliotheca Historica* (I, 8), précise que l'homme est un animal bien doué par la nature (*ευφουει*) : il a des mains, le langage

(λογος) et une âme/un esprit intelligent (ψυχη αγχινοια). C'est cette lutte qui pour Darwin crée l'animal supérieur qu'est l'homme par rapport aux primates. Il s'attache à définir l'être humain et la complexification de son mode de vie par les ressemblances et les différences qui le comparent à un groupe de mammifères précis : les primates, au sein duquel, selon les catégories qui lui étaient contemporaines, il distingue deux groupes : les singes de l'ancien monde et les singes du nouveau monde ; l'homme appartient au groupe de l'ancien monde (*The Descent...*, *op. cit.*, p. 167-170).

La liste des techniques est commune aux épicuriens et à Darwin. Lucrèce suggère une première étape mais pratique l'ellipse quant à la question de l'apprentissage : *Inde casas postquam ac pellis ignemque pararunt*, « Ensuite, après qu'ils eurent maîtrisé les huttes, les peaux et le feu » (Vv. 1011) ; puis il décrit longuement les différentes techniques (Vv. 1090-1453). Darwin se montre beaucoup plus prolixe.

Le langage

Toute réflexion d'ordre anthropologique rencontre tôt ou tard la question du langage. Au Livre II des *Enquêtes [Histoires]* Hérodote rapporte l'expérience de Psammétique¹⁸. Le sophiste Protagoras d'Abdère a réfléchi sur le discours fort et, à en croire le *Phèdre* (266d) et Diogène Laërce, il aurait écrit sur le langage et la grammaire. La question revêt une forme mythique chez Hésiode avec le mythe de Pandore (αυδη, *Les Travaux et les jours*, v. 61) et dans le dialogue platonicien *Protagoras* (320d-322d).

Empédocle fait du langage un critère discriminant pour distinguer, au sein des animaux comme terme générique, les animaux dotés d'une expression phonique et les animaux dotés d'un langage articulé. Il en infère deux catégories, les animaux dépourvus de raison et les animaux dotés de raison – bien que la sensibilité fournisse une forme de raison aux animaux (*Contre les mathématiciens*, VIII, 286, rapporté par Sextus Empiricus, Dumont Jean-Paul, *Les écoles pré-socratiques*, *op. cit.*, p. 227). Platon écrit : « Ensuite, il eut l'art d'émettre des sons et des mots articulés » φωνην και ονοματα. Il désigne les animaux sans les êtres humains comme τα αλογα : donc privés de logos, à la fois raison et parole articulée¹⁹.

Horace semble reprendre la distinction platonicienne quand il écrit *verba* [...] *nominaque* (v. 103-104), tandis que *voces* serait plutôt l'exclamation inarticulée et *sensus* les effets de la sensibilité et des sensations (v. 103). Lucrèce

¹⁸ Voir M. Kissel, « L'expérience de Psammétique », *Travaux et documents*, n° 29, janvier 2007, p. 87-95.

¹⁹ Cf. la note 106 de Fr. Ildefonse dans l'édition Garnier.

suggère que paroles et gestes ont dû se compléter à une époque primitive *Vocibus et gestu cum balbe*, « par des sons, par la gestuelle avec des balbutiements » (Vv. 1022). *Voces* désigne aussi les sons variés des animaux, mammifères et oiseaux, dont Lucrèce donne de nombreux exemples. À la fin du long développement consacré au langage, la différence entre cri et mot (articulé) est précisée : *Ergo si varii sensus animalia cogunt, Muta tamen cum sint, varias emittere voces*, « Donc si les sensations variées contraignent les animaux, bien qu'ils soient muets, à émettre des sons différents/divers » (Vv. 1087-1088 ; voir aussi *pecudes mutae* Vv. 1059). *Varios linguae sonitus* (Vv. 1028) est chez l'homme le résultat de la contrainte exercée par la nature associée à une nécessité, celle de survivre, avec une analogie entre l'homme primitif et l'enfant (Vv. 1028-1032). L'être humain est destiné à parler tout comme le jeune animal a l'intuition de ses crocs, ailes, cornes avant l'apparition de l'organe en question (Vv. 1034-1040).

Dans *L'Origine des espèces* Darwin, plus qu'aux conditions de l'émergence du langage chez l'homme, s'est intéressé longuement à la vue. En effet, il voit dans ce sens non pas le sens le plus essentiel, le plus vital, le plus ancien ou le plus développé, mais celui des sens qui était le mieux ses théories de la sélection naturelle et de la conservation des variations. Chez un animal domestique l'usage ou le non-usage d'un organe explique le développement ou l'atrophie de cet organe. Pour Darwin, en l'absence de données raisonnées, les seules constatations empiriques empêchent de déterminer une loi : il considère qu'usage et non-usage déterminent les persistances d'un organe, aile ou œil par exemple (OE, p. 191-197). Darwin traite la question du langage au chapitre III de *La Descendance...* Il remarque : « *The habitual use of articulate language is, however, peculiar of man* » (*op. cit.*, p. 108). « L'emploi habituel du langage articulé est, en tout cas, propre à l'homme ».

Épicure, Lucrèce et Darwin ne s'interrogent pas seulement sur le langage comme phénomène purement humain mais aussi sur la diversité des langues. Épicure propose une explication au constat suivant : la façon d'émettre la voix varie selon les régions ; c'est ensuite qu'une unification *κοινως* a été créée, délibérément, nation par nation *εκαστα εθνη*, afin de faciliter la communication *ονοματα* (*Lettre à Hérodote*, § 76). Lucrèce pense que la diversité des langues est un effet de la nature car, à la différence de son maître, il semble tenir pour absurde qu'un enseignement (*didicisse*) ait pu proposer un lexique (*prima vocabula*) de façon contrainte et uniforme ; ce serait « folie », *desiperest* (Vv. 1041-1042).

Darwin s'abrite derrière la philologie pour supposer que l'homme s'est répandu sur terre avant de posséder le langage. Toujours attaché à son principe premier de la sélection naturelle, il associe espèces et langage : « *The formation of different languages and of distinct species, and the proofs that both have been developed through a gradual process, are curiously parallel* », « La formation de

différentes langues et d'espèces distinctes, et les preuves que les deux ont été développées par un processus graduel, sont curieusement parallèles » (*The descent...*, *op. cit.*, p. 113). Darwin confère au langage une fonction directement sociale mais, surtout, il en fait une des conditions majeures de l'extension de l'homme et une des raisons de sa domination précoce. Darwin s'embarque à bord du *Beagle* sous les ordres du capitaine Fitzroy en qualité de naturaliste ; le périple dure du 21 décembre 1831 au 2 octobre 1836. Il est frappé, horrifié par le mode de vie des Fuégiens. Certes il est persuadé que globalement l'esprit de l'homme « s'est développé à partir d'un esprit aussi fruste que celui de l'animal le plus inférieur » (*L'Autobiographie*, *op. cit.*, p. 88-89). Mais il voit plus de différence entre le Fuégien et l'homme civilisé qu'entre l'animal sauvage et l'animal domestiqué. Le langage des Fuégiens est, selon lui, à peine un langage articulé. Du reste, il note avec étonnement le soin avec lequel l'un des trois Fuégiens ramenés par le *Beagle* d'Angleterre dans leur pays natal enseigne un peu d'anglais à ses compatriotes. Peut-être est-il au fond de lui content de voir ici une preuve de la supériorité de l'Européen sur le Fuégien.

CONCLUSION : MORALE ET SOCIÉTÉ

Si l'étymologie est la « parole vraie », il existe une coïncidence frappante entre le mot « évolution » et le vers d'Horace *Tempora si fastosque velis evolvere mundi*, « Si tu voulais dérouler/expliciter les temps et les fastes du monde » (v. 112). Cicéron écrit dans *De Officiis* (III) : *rerum omnium notionem complicatam evolvere*, « déployer/expliciter le concept complexe de toutes les choses ».

Si la démarche mythique fait intervenir la divinité pour séparer l'homme de l'animal, l'épicurisme et le darwinisme défendent une évolution autarcique de l'être humain. L'épicurisme a considéré l'humain dans sa globalité, comme une espèce une et non sous l'aspect d'une diversité géographique, ethnique ou culturelle. L'être humain est celui des vivants qui s'oppose à l'immortalité des dieux. Là encore la langue grecque est explicite *θνητοι* contre *αθανατοι*. Épicure pose dans la *Lettre à Hérodote* (§ 135) une formule fameuse

εοικε θνητω ζωω ζων ανθρωπος εν αθανατοις αγαθοις, « L'homme semble vivre comme un vivant chez les dieux bons ». Lucrèce écrit *mortalia saecla* (Vv. 988). L'homme est mortel : c'est cela qui le définit, et non l'intelligence et le langage. La divinité est une oppression, une aliénation dont Épicure veut défaire l'homme. Lucrèce refuse violemment le concept de démiurge par le biais de la célébration de la figure de son maître, qu'il honore avec ferveur dans plusieurs passages du *De rerum natura* (Livres I, III, V, VI).

Darwin s'est progressivement éloigné de la foi. En effet, alors que durant ses études il ne s'était posé aucune question sur l'existence de Dieu, la thèse de la sélection naturelle s'avère totalement incompatible avec l'idée de la Providence et de la finalité (*L'Autobiographie*, *op. cit.*, p. 81-89). Néanmoins, il ne se dira pas athée mais agnostique.

L'être humain est organisé en collectivité : topos de la pensée grecque, Darwin parvient à la même conclusion par le même raisonnement dans *La Descendance* : le langage est ce qui permet à la société de se constituer (Part I, chap. V). Darwin lors de son grand périple a rencontré d'autres peuples, et le vocabulaire qu'il emploie, qui peut paraître choquant à un regard contemporain, ne doit pas occulter la révolte qu'il a éprouvée devant les scènes de massacres, de sujétion, d'esclavage subis par les Indiens, son émotion et son effroi face au dénuement des Fuégiens²⁰. Ce peuple sauvage, barbare, demeure pour Darwin l'archétype du peuple primitif, d'autant plus qu'il pratique l'anthropophagie par temps de disette, remarque-t-il. Au début de *La Descendance*, il s'interroge sur l'existence de plusieurs races humaines, « *Wether man, like so many other animals, has given rise to varieties and sub-races, differing but slightly from each other, or to races differing so much that they must be classed as doubtful species ?* » (Part I, chap. I, p. 28) « *or a single species* » (*ibid.*, p. 52).

Darwin est largement plus optimiste que l'austère Épicure et le sombre Lucrèce. Au terme de cette confrontation il faut s'arrêter sur une valeur commune aux deux pensées : la notion de plaisir. L'hédonisme épicurien (ἡδονή, *voluptas*) repose sur la sensibilité (αἰσθησις, *sensus*)²¹ partagée par tous les êtres vivants, avec une finesse plus grande pour les animaux (*Lettre à Hérodote* § 48)²².

Lucrèce et Darwin affirment la même réalité quand le poète latin écrit : *Sed quaeque suo ritu procedit, et omnes Foedere naturae certo discrimina servant*, « Mais chaque chose avance selon sa manière, et toutes observent les différences selon le contrat stable/déterminé de la nature » (Vv. 923-924). Une des plus fortes convictions de Darwin est que la sélection naturelle tend en toute circonstance, en tout lieu et de tout temps à agir au bénéfice, « au travers et en vue de l'avantage »

²⁰ Lire sur ce peuple le roman de Jean Raspail, *Qui se souvient des hommes ?* paru en 1986.

²¹ Sur αἰσθησις, voir *Théétète*, 151e, 152c, 156b.

²² Voir dans la Bibliographie l'étude surprenante de Gisela Striker, qui se penche sur l'apparent paradoxe, simpliste et caricaturé, de l'hédonisme épicurien. « *The difficulty both ancient and modern critics have felt lies in seeing how Epicurus could present his claim that the highest good was a state of absence of pain and trouble from body and soul, as a version of hedonism* », « La difficulté qu'à la fois les critiques anciens et les critiques modernes ont ressentie se trouve dans le regard dont Épicure pouvait présenter son propos que le bien le plus haut était l'état d'absence de souffrance du corps et de l'esprit, comme une version de l'hédonisme » (p. 3). Elle démontre que l'aponie et l'ataraxie doivent se comprendre en mouvement comme joie et délice, χαρά, εὐφροσύνη en mouvement κατά κινήσιν.

de chaque être vivant (OE, p. 137). « Toutes les créatures sensibles sont faites, en règle générale, pour jouir du bonheur » (*L'Autobiographie, op. cit.*, p. 84) au sens où toute espèce tend à se reproduire et à se perfectionner, ainsi que Lucrèce l'affirme au début de son œuvre (I v. 1-30). Darwin conclut avec un franc optimisme : « La somme de ces plaisirs, qui sont habituels ou reviennent fréquemment, donne, j'ai du mal à en douter, à la plupart des êtres sensibles un excédent de bonheur sur le malheur » (*ibid.*, p. 85).

C'est sur cet appel au bonheur du philosophe et du scientifique que l'on peut remettre l'humain à sa place parmi le vivant : un animal.

ANNEXES

Lorsque les premiers vivants furent sortis en rampant de la terre encore nouvelle,
Cum proreperunt primis animalia terris,
 bétail sans parole encore et hideux,
mutum et turpe pecus,
 ils se disputaient du gland et des tanières en luttant avec leurs ongles et leurs poings,
glandem atque cubilia propter unguibus et pugnīs
 puis avec des bâtons, et ainsi de suite, avec les armes qu'avait plus tard fabriquées
dein fustibus, atque ita porro pugnabant armis quae post fabricaverat
 l'expérience : cela dura jusqu'au moment où ils eurent trouvé les verbes et les noms
usus, donec verba, quibus voces sensusque notarent, nominaque invenere.
 pour fixer les sons de leur voix et leurs idées ;
dehinc absistere bello, oppida coeperunt munire et ponere
 alors, ils commencèrent à renoncer à la guerre, à fortifier des places, à établir
 leges, nequis fur esset, neu latro, neu quis adulter. Nam fuit des lois défendant à quiconque d'être voleur, brigand, adultère. Car l'orifice d'une
 ante Helenam cunnus taeterrima belli causa,
 femelle avait été avant Héléne une cause sinistre de guerre ; mais ils ont péri d'une
sed ignotis perierunt mortibus illi, quos venerem incertam rapientis more ferarum
 mort ignorée, ceux qui, déroband à la façon des bêtes un plaisir de hasard, étaient
viribus editior caedebat, ut in grege taurus.

abattus par un plus fort, comme dans un troupeau, le taureau abat son rival.

La crainte de subir l'injuste a fait inventer le droit, tu es contraint d'en convenir

Jura inventa metu injusti fateare necesse est,
 si tu consens à dérouler la succession des temps et les fastes du monde.
 tempora si fatosque velis evolvere mundi.

Horace, *Satires*, I, III, vers 99-112

Platon, *Protagoras*, 420d

C'était le temps où les dieux existaient déjà, mais où les races mortelles [θνητα γεννη] n'existaient pas encore. Quand vint le moment marqué par le destin pour la naissance de celles-ci, voici que les dieux les façonnent à l'intérieur de la terre [γης ενδον] avec un mélange de terre et de feu [πυρι και γη] et de toutes les substances qui se peuvent combiner avec le feu et la terre.

327d Songe que de même, aujourd'hui, l'homme qui te paraît le plus injuste [αδικωτατος] dans une société soumise à des lois serait encore un juste [δικαιον] et un artiste en cette matière, si l'on avait à le comparer avec des hommes qui n'eussent ni éducation, ni tribunaux, ni lois, ni contrainte d'aucune sorte pour les forcer à jamais se soucier de la vertu [αρετη], des hommes qui fussent de vrais sauvages [αγριοι][...].

Lucrèce *De rerum natura*, Livre V

Reste donc à admettre que la terre mérite bien le nom de mère qu'elle a reçu, puisque c'est de la terre que proviennent toutes les créatures. Vers 795-796

*Linquttur ut merito maternum nomen adepta
 terra sit, e terra quoniam sunt cuncta creata.*

[...] d'elle-même elle a créé le genre humain, et produit pour ainsi dire à la date fixée toutes les espèces animales [...]. Vers 822-823

[...] *quoniam genus ipsa creavit
 humanum, atque animal prope certo tempore fudit omne* [...].

Alors vivait dans les campagnes une race d'hommes beaucoup plus dure, comme devaient l'être des créatures sorties de la dure terre. Vers 926-927

*At genus humanum multo fuit illud in arvis
 durius, ut decuit, tellus quod dura creasset* [...]

Incapables d'envisager le bien commun, ils n'avaient ni coutumes ni lois pour régler leurs rapports ; mais chacun emportait la première proie que la

fortune lui offrait, instruit qu'il était à vivre et à user de sa force à sa guise et pour lui-même. Vers 958-961

Nec commune bonum poterant spectare, neque ullis moribus inter se scibant nec legibus uti.

Quod cuique obtulerat praedae fortuna, ferebat sponte sua sibi quisque valere et vivere doctus.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires, textes antiques

- DUMONT Jean-Paul, *Les écoles pré-socratiques*, Paris : Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1991 (1988).
 EMPÉDOCLE, *Les Purifications. Un projet de paix universelle*, Paris : Éditions du Seuil, coll. « Essais », 2003.
 ÉPICURE, *Lettres*, Paris : Nathan, coll. « Les intégrales de philo », 1982.
 —, *Lettres*, <<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/laerce>>
 HÉSIODE, *Théogonie, Les Travaux et les jours*, Paris : Les Belles-Lettres, Collection des Universités de France, 1964.
 HORACE, *Satires*, Paris : Les Belles-Lettres, Collection des Universités de France, 1976.
 LUCRÈCE, *De natura rerum*, Paris : Les Belles-Lettres, Collection des Universités de France, 2 tomes, 1972.
 PLATON, *Protagoras*, Paris : Les Belles-Lettres, Collection des Universités de France, 1923.
 —, *Théétète*, Paris : Les Belles-Lettres, Collection des Universités de France, 1924.

Sources primaires, Charles DARWIN

- L'Autobiographie*, Paris : Éditions du Seuil, coll. « Science ouverte », 2008 (1985).
The Descent of Man and Selection in Relation to Sex, London : Murray Albemarle Street, 1874.
L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie [On the Origin of Species by Means of Natural Selection or the Preservation of Favoured Races by the Struggle for Life], Paris : Garnier-Flammarion, 2008 (1992).
Origines. Lettres choisies 1828-1859, Montrouge : Bayard Éditions, 2009.
Théorie de l'évolution, Paris : PUF, coll. « Les grands textes », 1969.

Sources secondaires

Ouvrages

- BOAS George, LOVEJOY Arthur O., *A Documentary History of Primitivism and Related Ideas, tome I : Primitivism and Related Ideas in Antiquity*, Baltimore : The Johns Hopkins Press, 1935.
 BRUNSCHWIG Jacques, NUSSBAUM Martha C., *Passions and Perceptions. Studies in Hellenistic Philosophy of Mind*, Cambridge : University Press, 2004 (1993).
 CONTINENZA Barbara, *Darwin. L'arbre de vie*, Paris : Belin, coll. « Pour la science », 2009.
 DURIS Pascal, GOHAU Gabriel, *Histoire des sciences de la vie*, Paris : Nathan Université, coll. « réf. », 1997.
 HADOT Pierre, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris : Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1995.

- , *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris : Gallimard, NRF Essais, 2004.
 PÉRRET Jacques, *Horace*, Paris : Hatier, coll. « Connaissance des lettres », 1959.

Articles

- BODSON Liliane, « L'acception du substantif *pecus*, *-udis* et sa signification pour l'étude des connaissances zoologiques dans le monde romain », in *Serta Leodiensia Secunda*, Université de Liège, 1992, p. 13-28.
- , « Attitudes toward Animals in Greco-Roman Antiquity », in *International Journal for the Study of Animal Problems*, october-december 1983, vol. 4, number 4, p. 312-320.
- , « La science dans l'Antiquité. Les connaissances zoologiques de l'Antiquité grecque et romaine : aperçu de leurs spécificités fondamentales et de leur actualité », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, 2010, p. 53-83.
- , « Le témoignage de Pline l'Ancien sur la conception romaine de l'animal », in *L'Animal dans l'Antiquité*, B. Cassin et J.-L. Labarrière (éd.), Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 1997, p. 325-353.
- DESCHAMPS Lucienne, « Le Chant V du *De rerum natura* de Lucrèce et Varron de Réate », in *Vita latina*, n°151, septembre 1998, p. 6-18.
- LABARRIÈRE Jean-Louis, « Raison humaine et intelligence animale dans la philosophie grecque », in *Terrain*, n°34, mars 2000, p. 107-122
- NÉHÉMIE Mathieu, « Les limites de la vision occidentale du vivant », in *Mémoire* [en ligne], <<http://www.memoireonline.com>> (page consultée le 05/03/2012).
- VOISIN Dominique, « Les représentations animales chez Horace dans le Livre II des *Satires* et les Livres I à III des *Odes* : présence ou absence d'une transformation générique », in *Rursus* [en ligne], 2/2007, <<http://rursus.revues.org/100>> (page consultée le 05/03/2012).
- WASZINCK J. H., « La création des animaux dans Lucrèce », in *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, n°42, 1964, p. 48-56.